

L'Abuille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 11 octobre 1912.

Thermomètre de E. Claudel. Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 91 S. rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit. Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Mariage du Lieutenant Laré, Guy de Maupassant. Une industrie intéressante, Alphonse Allais. Le prétexte, Tancrède Martel. La partie de cartes. Une Chinoise suffragette et directrice de théâtre. On a retrouvé la mâchoire du poisson qui avala Jonas. Comment on trague les tapis d'Orient. La récompense. L'Amour-propre national. La Monnaie. "Perles" de romanciers. En visite chez un descendant de Shakespeare. Cuisine. Ame de Femme, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

LA LEÇON JAPONAISE.

La mort du mikado a fait voir pendant quelques jours le Japon sous son véritable aspect. Il y a vingt ans, les Européens regardaient les Japonais comme de petits bonshommes d'étagère, amusants, candides, inoffensifs. Depuis la guerre contre la Russie, les Japonais nous sont apparus comme des êtres diaboliques, pourvus de toutes les connaissances scientifiques dont nous croyions avoir le monopole, le peuple japonais était le plus moderne des peuples modernes. Or, pendant l'agonie et pendant les funérailles de l'empereur, on a vu que les Japonais conservent immuablement leurs traditions, leurs coutumes, leur foi. Dans cet état si moderne, le souverain reste un être sacré, surhumain, que les simples mortels n'aperçoivent jamais,

qu'un petit nombre de privilégiés abordent en tremblant. Des armées ont couru au massacre en invoquant son nom; un seul mot tombé de sa bouche payait de leurs épreuves et de leurs triomphes les généraux et les amiraux vainqueurs; les médecins ne pouvaient toucher son corps "divin" pour le soigner; les fossoyeurs n'osaient regarder son cadavre en le mettant au tombeau. Les serviteurs, des hommes de la foule, en pleine rue ou dans leurs maisons, se sont tués pour accompagner l'âme impériale dans l'autre monde. C'est-à-dire que, sous son déguisement occidental, le Japon reste le vieux Japon, avec les préjugés, les convictions et l'énergie sauvage qui lui ont donné tant de force. Les Japonais ont pris aux Européens ce qui pouvait servir le Japon, mais ils n'ont rien abandonné de leurs vertus nationales.

La sévérité de l'enfance.

Les autorités scolaires d'un district écossais ont fait une expérience; elles ont demandé aux petits écoliers des deux sexes de répondre à cette question: "Si des voleurs étaient entrés chez vous et que l'un d'eux restât votre prisonnier, que feriez-vous de lui?"

Les grands écoliers, qui ont déjà quelque contact avec le monde et qui sont imprégnés de l'atmosphère générale, inclinaient vers l'indulgence; les uns proposaient un emprisonnement de quelques mois; les autres offraient au malfaiteur l'absolution en échange de son repentir. Mais les petits étaient impitoyables: ils voulaient la mort du coupable et même ils la faisaient précéder de mille supplices; ils lui coupaient bras et jambes, ils l'enterraient vivif, ils le brûlaient et l'écartelaient.

On ferait la même épreuve dans n'importe quel pays, elle donnerait le même résultat. C'est un erreur grossière de croire que l'homme est naturellement bon, généreux, pitoyable. Il ne tient pas ses vertus de la nature, mais de l'éducation. Il est naturellement féroce. Il doit réprimer, corriger ses instincts pour montrer de la générosité, de la pitié.

Quand l'éducation n'a pas encore fait son œuvre, l'enfant bat sévèrement ses poupées, ouvre le ventre à son polichinelle, arrache les ailes aux mouches, pince les oreilles au chien, tue ou torture toutes les bêtes qu'il peut attraper; il aime les fouets, les bâtons, les sabres pour frapper ses camarades ou pour "jouer à la guerre, jouer aux brigands". On lui enseigne la bonté comme on lui enseigne l'arithmétique; et c'est la vie qui lui apprend l'indulgence en lui révélant qu'il en aura souvent besoin lui-même.

Aux Etats-Unis, nous avons vu des cités d'enfants où des philanthropes imaginent qu'ils préparent leurs élèves à la vie réelle: les fonctions les plus ambitionnées sont celles de juge, d'agent de police et de gardien de prison!

Un mot de Bismarck

C'est à propos de la mort du baron de Marschall qu'on le rappelle et c'est en parlant de lui que le chancelier de fer l'a prononcé:

—C'est, dit-il, un cocher qui sait conduire, mais qui ignore où il va. Cela rappelle le mot connu sur un autre homme d'Etat, —français, celui-là: Il ne sait pas ce qu'il veut, mais il le veut à présent.

La Revue des avions à Villacoublay.

Paris, 28 septembre.

Nous savions l'enthousiasme que suscite l'héroïsme de nos officiers-aviateurs, et la confiance de tous les Français en notre aviation militaire; nous n'avions cependant jamais compris la force de ces deux sentiments aussi bien qu'hier lorsqu'à l'aube, sous une bise glaciale et sur une terre toute blanche encore de gelée, à l'entour d'une plaine difficilement accessible, nous vîmes vingt-cinq mille personnes attendre que le ministre de la guerre vint passer en revue les dix escadrilles d'avions qui participèrent aux grandes manœuvres de Touraine, les deux escadrilles qui coopèrent aux manœuvres du Nord et les cinq escadrilles de réserve.

Vingt-cinq mille personnes, ce chiffre est fort probablement au-dessous de la vérité. Or, la veille, par un souci de prudence peut-être discutable, un communiqué officiel tentait de décourager la foule en annonçant que la revue ne comporterait aucun vol. Au surplus, l'heure avait été choisie la plus pénible qui soit. Sans cette heure et sans ce communément de quelques mois; les autres offraient au malfaiteur l'absolution en échange de son repentir. Mais les petits étaient impitoyables: ils voulaient la mort du coupable et même ils la faisaient précéder de mille supplices; ils lui coupaient bras et jambes, ils l'enterraient vivif, ils le brûlaient et l'écartelaient.

Elle le demeure quand même et ce vingt-septième jour de septembre 1912 marquera une date dans l'histoire de notre cinquième arme.

Quand à six heures dix, M. Millerand arriva, nous reconnaissons l'accompagnant à travers le terrain: le colonel Hirschauer, inspecteur général de l'aéronautique militaire; le lieutenant-colonel Estienne et le colonel Bouttiaux, ses collaborateurs; le général Barraud, commandant la place de Versailles; le général Galopin, commandant les troupes du département de Seine-et-Oise; M. Autrand, préfet de Seine-et-Oise, etc. Nous remarquons aussi, accompagnée d'un officier d'état-major, la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwérin.

Quelques minutes avant l'arrivée du ministre, un biplan, monté par Mahieu, est venu se poser sur l'herbe aux applaudissements de la foule, qui suit de loin les péripéties de la revue.

Soixante-douze appareils sont en ligne, sur un fond de plus d'un kilomètre. Devant les avions, se tiennent immobiles les pilotes et les observateurs —officiers, sous-officiers ou soldats— et, à côté, les hommes chargés de l'entretien et des réparations. Les escadrilles sont séparées entre elles par les camions, tracteurs et voitures-ateliers. Enfin, chaque escadrille a un chef qui présente ses camarades au ministre.

M. Millerand passe lentement, il s'arrête à maintes reprises, félicite les pilotes et demandant parfois une explication. Il examine tour à tour les Blériot, les Deperdussin, les Nieuport, les Rep, les Henri et Maurice Farman, ainsi que les

divers appareils présents. La plupart, il le remarque, sont munis d'un moteur Gnôme.

Le matériel adjoint aux escadrilles attire aussi son attention et il s'intéresse, en particulier, à celui tout récemment sorti des ateliers Blériot, pour le transport des avions en campagne.

Il est 7 heures 50 quand le ministre de la guerre, acclamé par les spectateurs, quitte l'aérodrome.

Presque aussitôt, les Rep donnent le signal de l'envol. Le lieutenant Picardin regagne Buc, après d'admirables évolutions au-dessus de la foule. Les lieutenants Bruguière et Campagne se lancent à sa poursuite, ainsi que les deux aviateurs civils Molla et Granel. Tous les cinq, sur leur Rep, se dirigent vers les hangars du Trou-Salé.

Et bien qu'ils aient vingt-quatre heures devant eux, les pilotes des diverses escadrilles s'échappent les uns après les autres vers l'Est ou le Nord.

Ils sont sûrs de leurs ailes!

POUR NE PAS GROSSIR.

Mme Nordica, aussi, la célèbre cantatrice, a un secret pour ne pas grossir. Et ne dit-on avec un peu d'exagération peut-être: grossir c'est vieillir?

Grâce à un traitement sévère, elle a reconquis la sveltesse de la jeunesse. Et voici ce que nous révèle la cantatrice: —Jamais une femme ne doit être assez folle pour vouloir diminuer de poids en faisant du sport de façon exagérée ou en se privant de manger. La seule cure saine, c'est une cure régulière de sudation et j'arrive ainsi à mon secret, qui consiste en une combinaison de bains de vapeur. Le résultat est extraordinaire non seulement parce que le poids diminue considérablement, mais aussi parce que, après chaque bain on sent battre une nouvelle vie dans ses veines et que la peau est aussi fine et tendre que celle d'un bébé.

Mais pourquoi n'en dit-elle pas davantage. Pour une raison toute pratique: —Mon mari est un remarquable commerçant, il veut gagner de l'argent avec notre invention et c'est pour cette raison que je ne peux rien dévoiler.

A la bonne heure. Mais nous voilà tout de même un peu déçus à l'égard du merveilleux remède!

La fin du "Bureau Julia"

Detail chez les spiritistes: le fameux baron Julia, de Londres, où l'on correspondait avec les invisibles (vous n'avez qu'à mettre une lettre pour un défunt obéir ou notoire et vous avez la réponse dans les vingt-quatre heures), le bureau Julia est fermé!

Il ne faisait pas ses frais. Peu importait tant que W. T. Stead était là. Stead donnait chaque année une trentaine de mille francs de sa poche pour soutenir le budget. Mais Stead a disparu, comme l'océan, dans la catastrophe du "Titanic", sur lequel ses amis d'outre-terre lui avaient conseillé de s'embarquer pour aller prêcher aux Etats Unis la bonne parole spiritiste!

Mobile d'un vo.

Oneonta, N. Y., 11 octobre —Après son arrestation sous l'imputation de vol, Mme Edward Hill, de Union Hill, N. J., a dit à la police qu'elle avait volé pour permettre que son mari, qui est à Franklin, Pie., pût être mis en traitement à un sanatorium de tuberculeux.

OPERA FRANÇAIS.

Nous avons déjà parlé dans notre chronique théâtrale de l'engagement de Mlle Marguerite Charpantier, une artiste parisienne de grande beauté, de grand talent et dont la réputation s'est brillamment affirmée depuis ses débuts à l'Opéra Comique de Paris.

M. Lavoye, toujours soucieux de s'assurer le dessus du panier lorsqu'il choisit ses artistes, a pu obtenir que Mlle Charpantier consente à traverser l'Atlantique et grâce à un congé qui lui a été accordé par la direction de l'Opéra-Comique cette artiste sera parmi nous la saison 1912-13. Il convient de féliciter le directeur de notre scène lyrique de cette acquisition et si les autres artistes de la troupe sont à la hauteur de cette "étoile" les amateurs de bonne musique peuvent se préparer à passer plusieurs belles soirées, cet hiver, au théâtre de la rue Bourbon.

Nous empruntons à la revue "Le Théâtre" de Paris, l'article suivant, qui a paru dans son dernier numéro sous la signature de M. H. Decé:



Mlle MARGUERITE CHARPANTIER.

L'un des derniers concerts de l'Hôtel des Modes, —séance particulièrement musicale, où Madame Louise Marquet, de l'Opéra, a fait les pages d'un art bien délicat, entre exécutées par les trois frères Kellert, —a ramené à nos oreilles charmées une cantatrice trop peu entendue depuis longtemps et dont le talent consommé nous a ravis: Madeleine Marguerite Charpantier. Elle a chanté avec un brio étincelant et une grâce naturelle, pleine d'esprit, l'air du Cours-la-Reine, de

une pièce du plus grand intérêt et des plus remarquables. C'est une comédie toute de sentiments qui passionne toutes personnes qui l'ont vu jouer.

Il y aura matinée aujourd'hui. La semaine prochaine, la direction présente au public "The Confession" pièce qui a été jouée avec succès au Bijou Theatre à New York.

ORPHEUM.

Le programme à l'Orpheum est des plus variés cette semaine, aussi la salle populaire de l'Orpheum est-elle comblée à chaque représentation. Rien n'est plus fait pour recréer l'esprit et porter au rire que la magnifique petite comédie "It happened in Tokyo" que les artistes enlèvent avec un brio extraordinaire.

La semaine prochaine, le programme en tête duquel se trouvent M. Jefferson de Angelis, MM. George McKay et John Cantwell, est tout à fait de premier ordre.

MEXIQUE.

Les rebelles voulaient fusiller des employés américains

Mexico, 11 octobre. Six citoyens américains employés comme conducteurs, par une compagnie de chemin de fer, qui avaient été faits prisonniers ces jours derniers à San Altos, dans le nord de l'état de Zacatecas, allaient être fusillés par des rebelles, lorsque le général Antonio Munoz est heureusement arrivé sur le lieu choisi pour l'exécution et s'y est opposé.

Les rebelles avaient entendu dire qu'une armée américaine avait envahi le Mexique, et n'avaient rien imaginé de mieux que de se venger sur les prisonniers. Les six Américains ont chaleureusement remercié Munoz à l'intervention duquel ils doivent d'avoir la vie sauve.

Les atrocités des rebelles mexicains.

Laredo, Texas, 11 octobre. —Deux mille rebelles mexicains ont totalement anéanti un détachement de 159 réguliers, hier après-midi, près de Hermana, entre Jimenez et Torreón.

Le commandant du détachement régulier, le colonel Tallo, a été pendu haut et court par les rebelles à un poteau de télégraphe. Ces derniers ont aussi commis nombre d'autres atrocités, celle en outre de couper les oreilles à dix-huit prisonniers, auxquels ils ont ensuite rendu la liberté.

Accident fatal.

New York, 11 octobre. —Vingt-deux passagers ont été blessés, deux mortellement, on le craint, dans une collision de deux trains élevés à la station de la rue 104e, vendredi matin.

Le fonctionnement défectueux des freins du second train a été la cause de l'accident.

UNE FAILLITE.

New York, 11 octobre. —La Jackson-Mack Manufacturing Company, une des plus grandes fabriques de jupons de soie de New York, s'est déclarée en banqueroute vendredi.

Cette faillite est due au fait que la mode des robes étroites adoptée par les femmes a réduit la demande pour les jupons au point d'en rendre la vente presque impossible. Le passif de la maison est porté à \$700,000 et son actif à \$600,000.

TULANE.

"The Rose Maid" continue à faire les délices des amateurs de cette comédie musicale est en effet pleine de combinaisons les plus mélodieuses unies à la comédie la plus admirable. La troupe qui l'interprète est en tous points excellente.

La semaine prochaine la direction offrira au public "Louisiana Lou" dont les principales scènes se passent au vieux quartier français.

Il y aura matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

"The Call of the Heart" qui est donné cette semaine au théâtre Crescent est sans contredit

Feuilleton - L'ABEILLE DE LA N. O. - DU SANG DANS LES TENEBRES - GRAND ROMAN INEDIT - PAR DANIEL LESUEUR - PREMIERE PARTIE - FLAVIANA, PRINCESSE - Je l'ai aussi réveillé un peu brusquement, plaide celle-ci, en le dodonnant. C'était lui qui dormait, monsieur. Mon mari

n'est pas là. Mais j'ai dit cela, parce que je craignais que le petit s'entendit parler et se brûlât tout de suite. Vous pouvez ne pas savoir... Une visite, comme ça... C'était si inattendu, si nouveau... J'avais peur... La voix douce de sa mère adoptive calmait l'enfant. Son désir de voir ce qui se passait l'emporta sur la frayeur. Il risqua un œil, un bel œil bleu sombre, souligné par l'éclat de la petite joue rouge, dans le désordre des cheveux blonde. —Regarde-moi, mon petit, fit le monsieur en deuil, avec tant de douceur, avec un sourire si navrant dans l'effort de tendresse, que le cœur féminin, qui le comprit, en fut remué jusqu'au fond. —Regarde le monsieur, mon petit Serginot... Regarde-le... Il est gentil, tu sais... C'est un papa. Le bébé regarda, cette fois, bien de face, avec des prunelles judicieuses et critiques. Et alors, de ses petites lèvres sortaient ces mots, articulés aussi nettement que par une grande personne: —Oh! pas si gentil que papa Favier. Il est tout noir. Raymond, estomacqué, en recula la presque. Dans la pièce, où s'étaient dites des choses si poignantes, résonna un frais éclat de rire de jeune femme, de jeune mère, — un éclat de rire où il y avait de la fierté.

—C'est qu'il court ses trois ans, et vite... Il les aura bientôt. Vous allez voir comme il est grand. Elle le mit sur ses petites pieds, où il se tint droit et ferme. C'était un très beau petit garçon, — de la beauté de son âge, faite de santé, de fraîcheur, sans qu'aucun trait soit encore trop formé, — sauf les yeux, immenses pour le mignon visage. Sa chevelure épaisse bouillait autour de sa tête et jusque sur ses épaules. Elle était d'un blond franc et chaud, et non de blond cendré, destiné à tourner au brun, que chaque année fonce davantage. Delchambre se se lassait pas de le considérer. —Il n'a rien de Francine, murmura-t-il enfin. —Si, dit madame Favier, les yeux. Oh! les yeux, c'est frappant... Noire d'encre dans l'ombre ou à la lumière, et bleus au grand jour. Et puis l'expression... Elle parlait spontanément, laissant échapper des observations cent fois ressuscitées à part elle, — et comme sur un fait acquis, sans songer à la blessure qui s'élargissait dans le cœur de l'homme silencieux, en contemplant devant cet enfant. Soudain, il inclina sa haute taille. Il s'écarta un genou, jusqu'à ce qu'il fût presque au niveau du bébé. Alors, pressant doucement en

tre ses doigts les petites menottes, il dit à voix basse, — les yeux dans ces beaux grands yeux, qui ressemblaient à ceux de Francine: —Est-ce un peu d'elle, mon petit?... Et-tu vraiment un peu d'elle?... —Un peu de quoi? fit la voix flûtée, tandis que le garçonnet, intéressé, s'apprivoisait. —Un peu de ma Francine... répondit presque innoçemment le désespéré, perdu dans son rêve. —"Mafaine" Francine!... s'écria joyeusement l'enfant. Le mot "marraine" était un de ceux qu'il prononçait encore péniblement, mais plutôt par habitude que par conviction. Il répéta: —"Mafaine" Francine!... Ajoutant avec vivacité: —Elle va venir?... Tu l'amèneras, n'est-ce pas? La radiance éclaira sur ce visage ingénue! Comment dire la tendre interrogation des yeux, — de ces yeux frais et brillants comme les plus merveilleuses fleurs — et l'espoir extasié suspendant le souffi, avec un peu de malice persuasive dans la tête penchée, dans le sourire des lèvres délicates. Grâce irrésistible de l'enfant! Grâce qui fleurissait si divinement au seul nom de celle qui n'était plus. La tête brune de l'homme glissa plus bas parmi les cheveux

dorés de l'enfant. Le mâle visage barbu disparut, enfoui dans les petits vêtements fleurant l'iris et le lait, blotti contre la toute petite poitrine, pendant que les bras de Raymond, en se serrant, pressaient comme une paternelle possession du corps menant. Un soupir sanglot monta. —Le monsieur — il a bobo, balbutia Serge en regardant sa nourrice. Et elle le vit, gêné par une émotion qu'il ne comprenait pas, mais vaguement conscient de la douleur et de la pitié, s'élancer avec gentillesse, d'une menotte affectueuse les cheveux drus et sombres de "monsieur qui avait bobo". Delchambre se releva, rappelant toute sa force. Il eut une espèce d'ébrouement nerveux, réolo. —Madame Favier, dit-il, désormaies cet enfant est à moi. Je remplacerai Francine auprès de lui. Je ferai pour lui ce qu'elle faisait, et même ce qu'elle n'osait ou ne pouvait faire, ajouta-t-il, en embrassant d'un coup d'œil apitoyé le pauvre intérieur. Aussitôt, par le mécanisme dépressif de cette réflexion, il reprit son porte-cartes resté sur la table, et en tira un billet de cent francs. La pauvre nourrice se méprit. Elle recula comme devant un lion.

—Oh! monsieur, monsieur... gémit-elle, vous n'allez pas m'aller chercher mon petit?... Les mains de Delchambre tombèrent. —Que pensez-vous?... Oh! ma chère brave femme... bonne maman-nourrice!... Mais non... Je ne vous enlèverai pas notre enfant... Il lui expliqua qu'elle le garderait. Ou serait-il mieux qu'auprès d'elle? Ou verrait-elle plus tard. Peut-être le rapprocherait-il de lui. Il trouvait un bon emploi pour Favier... Mais, tout d'abord, rien ne serait changé, — sinon un peu plus d'aisance dans la modeste demeure. La jeune femme s'écartait méme plus. Soulagée de l'horrible frayeur qui la tenaillait, — la frayeur de perdre instantanément et pour toujours l'enfant qu'elle s'était habituée à considérer comme le sien, elle divaguait de joie. Elle avait saisi son Serginot, elle le couvrait de caresses, elle lui faisait envoyer des baisers au monsieur, à son papa, à ton petit papa que tu aimeras bien, disait-elle. Enfin, toutes les mignardises folles des mères heureuses. —Vous dira-t-il "papa" ou "marraine"? questionna-t-elle, avec l'importance que donnent les femmes aux moindres problèmes de sentiment. Delchambre réfléchit pendant quelques secondes. Essayait-il

dit avec fièvre: —Il m'appellera son père. Et gare à celui qui m'a laissé le droit d'assembler ce titre, — Paris, la main sur la tête de l'enfant: —Serge, mon fils, à nous deux, nous vengerons ta mère! IV LADY MAUD Le sentier qu'avait pris le jeune Rameau pour l'ascension de la colline, grimpait d'une pente assez rude. Cependant la promenade ne s'annonçait pas. Si elle s'arrêtait de temps à autre, c'était pour contempler la vue, qui allait s'élargissant. La vallée de Chevreuse déroulait ses méandres, plissait en inflexions douces le double feston de ses collines. Des tapis de verdure qui étaient les prés et les moissons naissantes, semblaient jetés de toutes parts sur le sol. Sur les crêtes encore brunes, les bois, ça et là, s'enlairaient comme des rideaux devant les façades blanches des châteaux et des villas. Au-dessus de la ciel se dressait d'un bleu vif, presque froid, traversé par le vol incessant de nuages floconneux et argentés comme de la neige. Les yeux pensifs de la jeune fille regardaient, se perdaient au